

Les échelles d'observation en sciences sociales

Un relativisme méthodologique bien tempéré

Dominique Desjeux

Professeur d'anthropologie sociale et culturelle à la Sorbonne (Paris 5)

Les sciences sociales, Paris, PUF, Que-sais-je ?, 2004

La question des échelles d'observation traverse toute les disciplines académiques que ce soit l'astrophysique, la biologie, l'économie et surtout la géographie dont c'est l'un des outils de base pour construire des cartes. Si la question des échelles est déjà ancienne dans les sciences de la vie et de la nature et pour une partie des sciences sociales, elle est pourtant plus récente, comme débat, en histoire, en anthropologie et en sociologie.

L'observation de la société dans les années quatre vingt : un changement d'échelle invisible

C'est autour des années quatre-vingt-dix que le débat semble se lancer de façon non concertée avec un article publié en 1987 de Christian Bromberger sur « Du grand au petit. Variation des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie en France ». Toujours en 1987, je me pose la même question à partir de l'étude des processus de décision de création des projets de développement rural en Afrique, pour conclure qu'on ne peut observer en même temps un effet de structure macro-social et un effet d'acteur micro-social (D. Desjeux, 1987, *Stratégies paysannes en Afrique Noire. Le Congo. Essai sur la gestion de l'incertitude*, pp. 219 et sq.) En 1993, je publie un article « La décision entre stratégie consciente et force aveugle » dans *Sciences Humaines* (Hors série n°2, pp. 43-46) qui émet un doute sur la pertinence d'une partie des débats théoriques quand ils ne tiennent pas compte de l'échelle d'observation, ici appliquée au cas de la décision. Cette article sera suivi d'un autre en 1996, « Tiens bon le concept, j'enlève l'échelle... d'observation » dans la revue *UTINAM* n° 20 (D. Desjeux, l'Harmattan, pp15-44). En 1996, Jacques Revel publie un livre, *Jeux d'échelles* (Gallimard, Seuil) qui pose la question du rapport entre micro-histoire et histoire de la longue durée. Surtout, il montre le grand intérêt de faire varier les échelles d'observation tout au long d'une recherche. Toujours en 1996, mais en sociologie, Bernard Lahire publie un article sur « La variation des contextes en sciences sociales » (*Les Annales* n°2, pp. 387-407) dont il reprendra les principaux éléments dans son livre *L'homme pluriel* chez Nathan en 1998. Sa notion de contexte est proche de celle d'échelle.

Le constat de départ est finalement assez empirique. En partant d'angles, de focales différentes, au cours d'une enquête historique, sociologique ou ethnologique, les chercheurs trouvent des résultats différents de ceux qui étaient établis jusque-là dans une discipline. Ce constat porte sur des thèmes comme celui de l'existence des classes sociales, des structures ou des institutions qu'ils ne retrouvent plus dans leurs enquêtes. Or, entre 1960 et 1980, il s'est produit une révolution invisible dans les pratiques des sciences sociales. Ce changement est probablement plus visible en Europe et dans le Tiers Monde qu'aux USA où l'empirisme est plus ancien. En France ce sera surtout la sociologie pour qui ce changement sera le plus important. Les chercheurs se sont beaucoup plus engagés dans la pratique des enquêtes de terrain d'un côté et, de l'autre, pour des raisons budgétaires principalement, ils se sont focalisés sur des recherches qualitatives à faible coût. En effet, à partir de 1980 les enquêtes sur les individus, la famille, le couple, le quotidien ou les micro-sociétés sont de plus en plus nombreuses. La focale et donc l'échelle d'observation ont changé sans que les chercheurs s'en rendent compte. Ils sont passés d'enquêtes quantitatives et macro-sociales sur la société à des

enquêtes quasiment « nanosociologiques » qui traque, souvent avec talent, le détail qui se niche dans la poussière ou la machine à laver. Ici je pense aux travaux pionniers de Jean Claude Kaufmann sur le quotidien dans les années 1990.

Cela signifie-t-il pour autant que les résultats des recherches antérieures soient faux ? Ou bien plutôt qu'ils relèvent d'un changement d'échelle d'observation ? Ma réponse est que la nanosociologie du quotidien et de la famille est sur une autre échelle d'observation que celle des appartenances sociales. C'est ce qui l'empêche de prendre en compte la société, ses institutions et les grandes appartenances sociales. C'est aussi ce qui en fait son intérêt dans les limites du cadre d'observation choisi.

Mais ce changement d'échelle involontaire a eu une autre conséquence imprévue. Le fait de trouver « plus » d'individu, « moins » de famille ou « plus » d'identité a aussi conduit à interpréter ces nouvelles données comme des changements de société sans s'apercevoir qu'il se posait un problème de méthode d'observation qui n'avait pas été pris en compte, celui de la part de l'effet d'observation par rapport à l'effet de réalité.

Concrètement, il est probable que la société a changé mais peut-être pas dans le sens de plus d'individualisme au moins au sens où les appartenances sociales comme les strates sociales, les genres, les générations ou les cultures auraient disparues au profit d'individu sans appartenance. Ce sont plutôt les formes de ces appartenances, celles de la contrainte, celles des rapports de pouvoir ou de coopération qui ont changées. La montée de « l'individualisme » n'est finalement pas vraiment démontrée en pratique. Cette montée semble surtout due à un effet d'échelle d'observation. Il est probablement vrai en valeur, en droit et dans l'imaginaire des sociétés occidentales mais il est beaucoup moins évident dans les pratiques sociales qui montrent autant de phénomènes de contrôles sociaux, de domination ou d'exclusion qu'avant.

Cette évolution est très visible en histoire et en sociologie, au moins en France. Une grande partie des chercheurs, que ce soient ceux de l'école des Annales autour de Fernand Braudel ou ceux qui travaillaient dans le sillage de Marx, Durkheim ou de Bourdieu, s'étaient tournés vers l'analyse de la société et peu ou pas du tout de l'individu. Certains ou d'autres courants se sont ensuite focalisés sur la famille, les petits groupes, les jeunes, le quartier ou la vie quotidienne. Ils ont perdu de vue la société pour se focaliser sur l'individu ou la tribu pour reprendre B. Cathelat puis M. Maffesoli. Leur conclusion est que la société n'existe plus, que les institutions ont disparu comme l'écrit F. Dubet dans *La fin des institutions* (Le Seuil, 2002), que les grands clivages sociaux ont été remplacés par l'individu, l'expérience ou les styles de vie pour reprendre les grands thèmes du marketing avec P. Hetzel dans *Planète conso* (éd. Organisation, 2002).

Or si on accepte la méthode des échelles d'observation il est possible de tirer une première conséquence méthodologique importante : ce que l'on observe à une échelle donnée disparaît le plus souvent quand on change d'échelle d'observation. L'individu disparaît quand on met la focale sur les appartenances sociales de même que ces appartenances disparaissent quand on se centre sur l'individu (cf. Schéma 1).



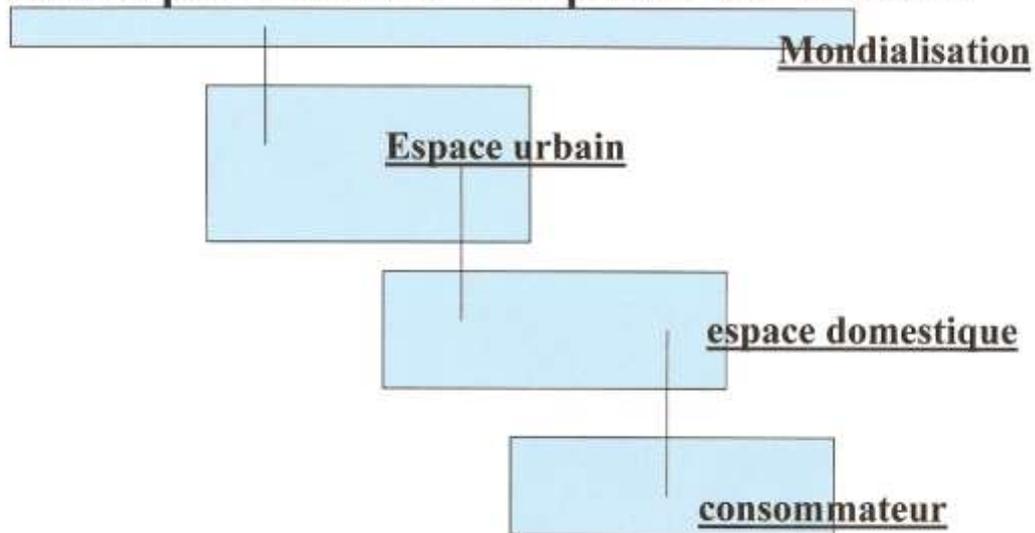
Et pourtant les deux sont vrais en même temps dans la réalité. Il faut donc poser ici un principe agnostique : on ne peut dire que ce qu'on ne voit pas n'existe pas, que ce soit l'individu ou la société. Le corollaire est que toute généralisation n'est valide qu'à une échelle donnée.

La deuxième conclusion est que la plupart des dimensions explicatives de la vie en société ne sont pas observables en même temps. Par analogie nous retrouvons le principe d'incertitude d'Heisenberg : on ne peut observer en même temps un phénomène statique et un phénomène dynamique, ou dit par rapport à des problèmes de sciences sociales, le sens et l'intérêt, la dynamique et la structure, l'individu et les classes sociales, la liberté, les marges de manœuvre et le déterminisme, etc.

Aussi, la réponse à la question de savoir si la société est plus individualiste, ou si les classes sociales ont disparues, ou si elles reviennent, devient plus problématique. La disparition ou l'apparition d'un phénomène est bien souvent la résultante d'un changement d'échelle sans que l'on ait par ailleurs les moyens de comparer dans le temps puisque bien souvent les enquêtes à la même échelle n'existaient pas il y a 20 ou 30 ans. Il y a donc souvent confusion entre le fait que c'est nouveau pour le chercheur, ce qui relève d'un effet d'observation, et nouveau pour la société ce qui relève d'un effet de réalité.

Ceci conduit à une troisième conclusion méthodologique : il faut multiplier les enquêtes, changer les découpages et ne pas hésiter à faire des va-et-vient entre les échelles afin de parvenir à estimer la part du changement et de la permanence par rapport à un phénomène donné. Le va et vient entre échelles est d'autant plus pertinent qu'il existe toujours des points de liaison entre échelles proches (Schéma 2).

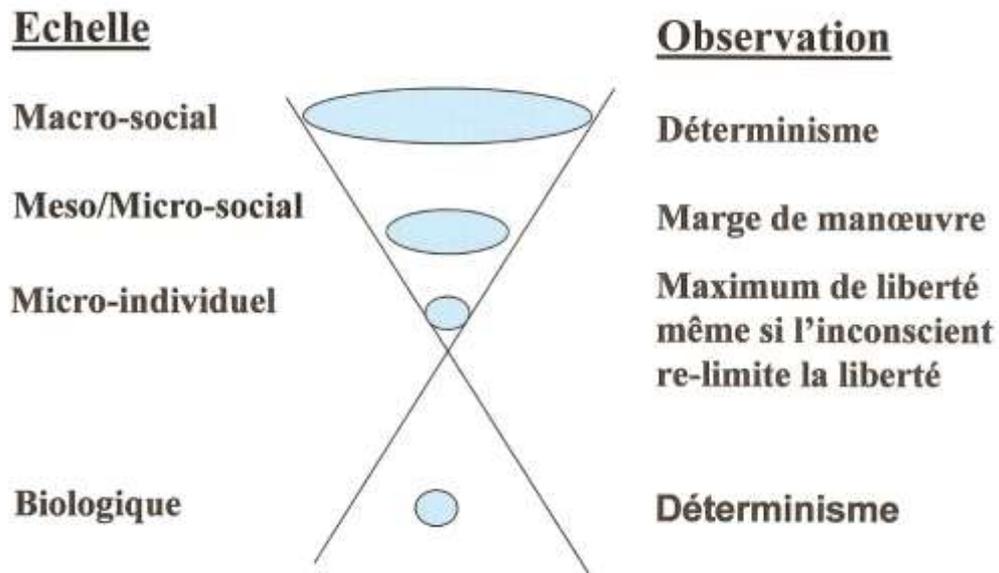
Les liens entre échelles d'actions sont ponctuels le plus souvent



Le changement d'échelle permet aussi de faire apparaître qu'un même phénomène existe à plusieurs échelles. Ainsi, le pouvoir peut s'analyser de trois façons en fonction des échelles : comme un effet de domination ou d'impérialisme à l'échelle macro-sociale, comme une relation de pouvoir dans laquelle tous les acteurs jouent et ont des marges de manœuvre à l'échelle meso ou micro-sociale ou comme le jeu d'une personnalité autoritaire à l'échelle micro-individuelle. Ceci montre que l'échelle macro sera plus apte pour saisir ce qui conditionne les comportements humains, que les échelles meso et micro feront plutôt ressortir des marges de manœuvre et que l'échelle micro-individuelle fera ressortir les calculs et la liberté de l'acteur.

Encore faut-il noter qu'en descendant vers l'inconscient la liberté de l'acteur diminue déjà et qu'en descendant encore plus dans le micro vers le génétique que l'observation du conditionnement redevient aussi puissante qu'au niveau macro-social. La liberté humaine n'est visible finalement que dans une fenêtre d'observation relativement étroite (cf. schéma 3).

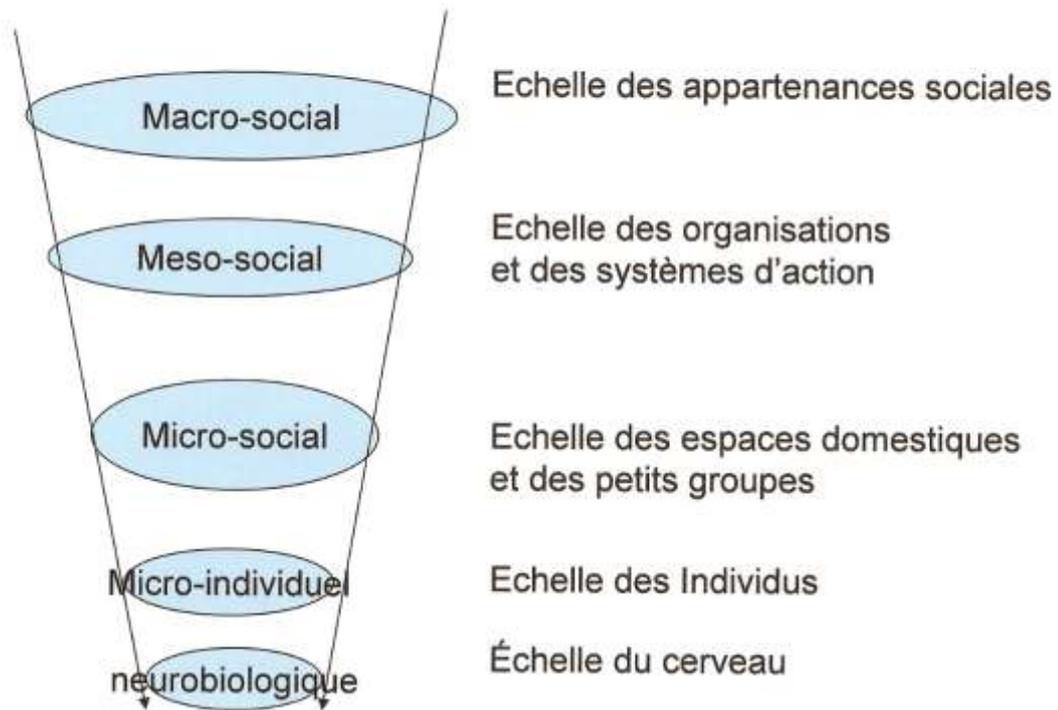
Liberté, décision et échelle d'observation



Les quatre grandes échelles d'observation des sciences sociales

Je distingue quatre grandes échelles d'observation dont le nombre peut varier à l'infini. Il m'arrive même de descendre jusqu'à l'échelle biologique pour montrer comment des chercheurs en neurophysiologie comme Alain Berthoz traite de *La décision* (O. Jacob, 2004) (Schéma 4)

Les échelles d'observation



L'échelle macro-sociale correspond à la petite échelle des géographes, à la longue durée en histoire et à la géopolitique des aires culturelles en science politique. Elle est celle des régularités statistiques, celle des macro-cycles de vie, celle des grandes appartenances sociales liées aux strates sociales, aux âges, aux sexes et aux cultures religieuses, politique ou ethniques. C'est à cette échelle qu'il est possible d'observer dans une société donnée les grands clivages dont la conflictualité varie en fonction des périodes et des situations historiques, entre classes, genres, générations et « races ».

En Europe, par exemple, aujourd'hui les tensions « raciales » sont plus fortes qu'il y a trente ans mais retrouve peut-être une partie de l'intensité qu'elles avaient connues dans les années 1930, au contraire du féminisme plus puissant dans les années 1960/70. Dans toutes les sociétés ces quatre grands clivages sont permanents mais ils ne sont pas tous mobilisés en permanence dans le jeu social. C'est aussi l'échelle de la fluidité des phénomènes sociaux comme le montre dans le domaine de la consommation la courbe en S de l'innovation qui décrit une suite fluide « d'acteurs adoptants » avec les pionniers, les innovateurs, la majorité précoce, puis les retardataires. C'est enfin celle des grands imaginaires qu'ils soient dynamiques ou permanents. Ceux-ci s'organisent, dans le domaine des innovations techniques, autour de deux grands imaginaires : l'imaginaire « techno messianique » qui présente la nouvelle technique comme un paradis futur et l'imaginaire « techno apocalyptique » qui la présente comme la source de la fin du monde et de la perte des points de repères. L'individu est invisible à cette échelle d'observation.

L'échelle meso-sociale est celle des acteurs collectifs et des institutions. C'est celle des relations entre le gouvernement ou l'administration, les groupes de pression ou les lobbies et les entreprises pour le contrôle de la qualité des biens et services, par exemple, pour la régulation des prix et tarifs et pour les garanties à donner vis-à-vis de la santé et de la sécurité.

La sécurité sanitaire est un enjeu, par exemple, dans le domaine de l'alimentation avec la « vache folle », dans celui des téléphones mobiles associé avec les ondes ou des codes-barres depuis les années 1970 avec les rayons lasers puis aujourd'hui des RFID (lecture par radio fréquence) en train d'émerger dans le transport et la grande distribution. C'est l'échelle des rugosités sociales, des résistances, des stratégies, des alliances et des rapports de pouvoir. C'est enfin celle des réseaux sociaux, les innovations suivant en partie les « courbes de niveau » de la vie sociale. C'est une échelle utilisée pour analyser les politiques publiques, l'urbanisme et le fonctionnement des organisations.

L'échelle micro-sociale, une déclinaison de l'échelle précédente mais qui se rapproche de la « nanosociologie » du quotidien, est celle des interactions stratégiques, faites de conflits d'intérêts, de calcul rationnel et de relations de pouvoir entre acteurs de l'espace domestique. C'est celle des interactions émotionnelles entre membres de la famille dans la vie privée ou entre acteurs dans l'espace public comme l'a montré E. Goffman dans ses nombreux ouvrages sur les rites d'interaction. C'est aussi celle des « rugosités », des mouvements itératifs, des « résistances » vis à vis d'un processus d'innovation et de décision. Le sens que donnent les individus à leur action prend ici la place de l'imaginaire macro-social.

L'échelle micro-individuelle est celle des arbitrages et des calculs individuels. C'est aussi celle des émotions et des normes sociales incorporées. A cette échelle les grandes appartenances sociales sont soit invisibles soit repérables par des indices qu'il est possible de construire grâce aux changements d'échelle mais sans que cela puisse faire preuve à cette échelle.

A Chaque échelle il est plus ou moins possible de distinguer trois grands découpages anthropologiques. Le premier est celui du symbolique, de l'imaginaire et des croyances. A l'échelle macro-sociale cela correspond aux visions du monde, à l'idéologie (ce qui est désigné dans la presse française par le terme de « pensée unique ») ou aux grandes représentations du monde qu'elles soient religieuses, politiques ou culturelles. Aux échelles meso et micro-sociales, cela renvoie à l'imaginaire des organisations, aux normes sociales sur ce qui est prescrit, permis ou interdit de faire en pratique. Au niveau individuel cela renvoie au sens que chacun donne à sa vie. Le deuxième découpage est celui du social que ce soit au niveau plus macro en terme d'appartenance, de différenciations, de distinction, d'inclusion ou d'exclusion sociale ou au niveau plus micro en terme de relation de pouvoir, de jeu social, de stratégie, de recherche identitaire ou de pratiques liées à des rituels de passage ou d'appartenance tout au long des étapes du cycle de vie. Le troisième découpage est matériel. Il touche à la logistique et à la mobilité, aux objets du quotidien, à l'espace et au temps, même si toutes ces dimensions varient en fonction des échelles. En fonction des problèmes ces trois dimensions forment une combinatoire dans laquelle une dimension matérielle, sociale ou symbolique sera plus ou moins dominante sur les autres, mais sans que l'on puisse affirmer une cause première des idées ou des conditions matérielles.

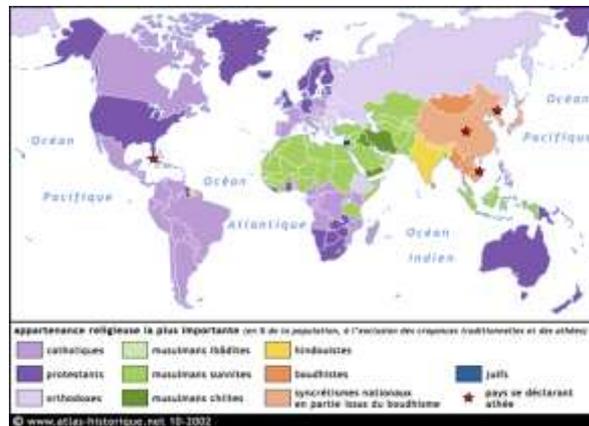
Echelles d'observation et aires religieuses

Une illustration simple des effets d'échelles d'observation peut être donnée à partir des trois cartes et schémas suivant.

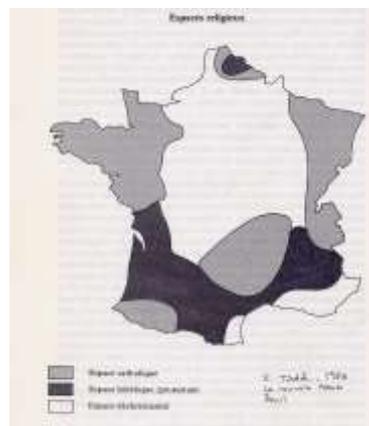
La première carte du monde, à petite échelle fait apparaître une aire chrétienne en violet, claire pour les catholiques, foncée pour les protestants et très claire pour les orthodoxes. L'Europe paraît à dominante chrétienne avec une partie catholique plutôt au Sud et une partie protestante plutôt au Nord. La France paraît complètement catholique. La deuxième carte fait apparaître une France divisée en trois zones d'après Emmanuel Todd dans *La nouvelle France* (1988) : une France catholique, principalement à l'Est et à l'Ouest, une France protestante et hérétique au Sud et une France déchristianisée au centre. Puis si on continue à descendre vers le micro, en se centrant sur la ville de Paris, on découvre une diversité forte de religions avec

toutes les tendances chrétiennes, des juifs, des musulmans et des bouddhistes.

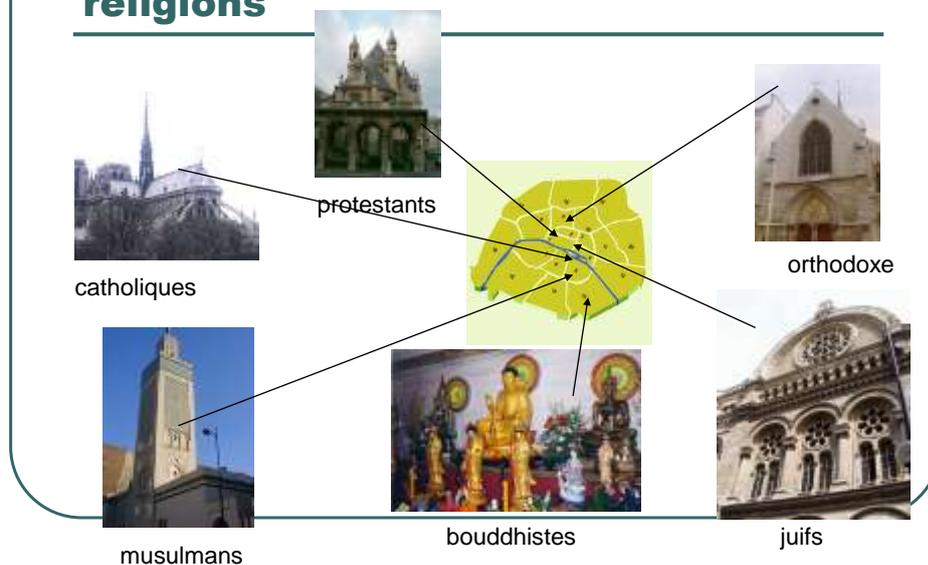
Les aires culturelles macro: un occident à dominante chrétienne



La France « meso »: trois aires culturelles



A l'échelle « micro »: la diversité des religions



L'exemple simplifiée des aires religieuses permet de montrer qu'une carte et donc une échelle, n'est pas plus vraie qu'une autre. La carte à petite échelle géographique, l'échelle macro des anthropologues permet de faire ressortir les grandes régularités grâce à un effet de réduction. Les cartes à grande échelle, plus micro, permettent de faire ressortir la diversité des situations. Par contre, elles ne nous indiquent rien sur les clivages à l'intérieur des religions, ni ceux entre religions. Elles nous permettent de comprendre à la fois l'apport et les limites des théories de Samuel Huntington sur *Le choc des civilisations* qui sont en partie vraies vu d'un point de vue macro-culturel, mais en partie seulement.

Les enjeux de l'approche par les échelles : comprendre ce qui structure les comportements humains de façon flexible et dynamique

La réflexion sur les échelles s'inscrit dans une double dynamique intellectuelle. Dans la première je cherche à construire un outil intellectuel qui libère la pensée des écoles dogmatiques et des croyances tout en garantissant la validité des résultats : c'est le « relativisme méthodologique ». Dans la deuxième je me demande comment rechercher le vrai (et non la vérité) à partir d'un exercice de la raison critique (mais à partir d'une approche compréhensive et non d'une sociologie critique ou dénonciatrice) et d'une mobilisation de l'intelligence sensible qui reconnaît sa place aux émotions. Ceci demande une déconstruction sans cesse renouvelée du réel et des modèles interprétatifs acquis dans un objectif cumulatif. Relativisme méthodologique, déconstruction et accumulation sont les trois objectifs de cette méthode.

Ceci nous demande d'accepter qu'il n'y a pas de cause première ni une échelle plus explicative des autres. Quand je mène une recherche, et pour ma part je travaille surtout entre le meso et le micro-social, voir le nanosocial, je sais que je pars d'une échelle et que les autres me servent de contexte. Cela demande aussi d'accepter que l'observation soit un processus discontinu et qu'il n'est pas possible d'avoir une approche globale qui intégrerait d'un seul coup d'œil toutes les données à toutes les échelles. D'ailleurs ce ne serait pas très utile, ni très pertinent. Par contre cette approche est très utile en pluridisciplinaire car chaque discipline ou compétence est distribué tout au long d'un itinéraire de production de connaissance et d'action

qui demande de mobiliser à la suite des informations produites à différentes échelles. Le lien entre connaissance et action relève d'un processus dynamique dont rend compte la méthode des échelles d'observation. Ceci explique pourquoi il y a un grand intérêt à changer d'échelle afin faire apparaître d'autres aspects de la réalité mis en évidence par d'autres.

Il n'y a pas de connaissance de la réalité sans découpage. La méthode des échelles d'observation renvoie à ce principe général. Au niveau de chaque d'échelle le chercheur va aussi appliquer un ou plusieurs découpages.

A l'échelle micro-sociale, par exemple, il va notamment faire un découpage théorique en terme stratégique, en terme identitaire ou en terme symbolique pour interpréter les comportements humains. En fonction de ces découpages il sera possible de faire apparaître de façon inductive les pratiques ou les représentations des acteurs, le sens ou l'intérêt qui orientent leurs actions, les normes sociales prescrites, permises ou interdites qui organisent leurs comportements que ce soit dans le sens de la conformité ou de la transgression de ces normes. C'est à ces échelles meso ou micro-sociale qu'il est possible de faire apparaître l'écart qui existe entre le discours des représentations et le discours ou l'observation des pratiques, et de montrer que c'est un écart normal. Cet écart s'explique par le jeu des contraintes de situation, de normes ou matérielle dans lequel l'action de l'acteur est insérée. A l'échelle macro-sociale l'effet de situation, le jeu social et celui des interactions sous contraintes ne sont pas visibles. Ce qui est souvent aussi le cas à l'échelle micro-individuelle. C'est le changement d'échelle d'observation qui permet d'apprendre à voir que toute enquête de terrain est faite de découpage et qu'à chaque changement nous découvrons et nous perdons quelque chose de la réalité. Ceci veut dire qu'une variable indépendante à une échelle d'observation devient à son tour variable dépendante en changeant d'échelle.

Conclusion

L'approche par les échelles repose donc sur un principe central, celui du relativisme méthodologique. Un résultat n'est vrai qu'en fonction de l'angle d'observation à partir duquel il a été observé.

De même du fait de ces découpages successifs et de la variabilité des échelles le chercheur va découvrir que la réalité est toujours ambivalente : deux choses sont souvent contradictoires et vraies en même temps comme le fait qu'il existe à la fois des effets de structure statique et des effets de dynamique sociale ou encore que les acteurs sont à la fois uniques, ce que montre l'échelle micro-individuelle ou la biologie, et des produits collectifs, ce que montrent l'échelle macro-sociale.

Surtout les échelles nous permettent de comprendre que l'observation est discontinue et qu'une échelle ne peut être plus explicative ou plus profonde qu'une autre du fait de cette discontinuité. Il n'y a pas de cause première. Il n'existe que des explications multi-causales du comportement humain. C'est ce qui distingue probablement les sciences humaines et sociales des sciences de la vie et de la nature.

Le corollaire est qu'il n'est pas possible d'invalider des résultats trouvés à une échelle donnée par ceux trouvés à une autre échelle puisque les résultats ne sont pas comparables. Une généralisation est donc possible, mais toujours à une échelle donnée et toujours de façon limitée, ce qui peut sembler paradoxale mais rend bien compte des pratiques de la recherche de terrain. L'approche par les échelles d'observation montre qu'il n'est pas possible de construire une approche globale des comportements humains en société, sauf à faire prendre les vessies d'une généralisation limitée pour les lanternes de la vérité et de l'absolu d'une approche totale.

Bibliographie

Berthoz Alain, 2004, *La décision*, Paris, O. Jacob
Bourdieu Pierre, 1979, *La distinction*, Paris, Minuit

Bromberger Christian, 1987, « Du grand au petit. Variation des échelles et des objets d'analyse dans l'histoire récente de l'ethnologie en France », in Isac Chiva et Utz Jegle (éds.), *Ethnologies au miroir*, Paris, MSH éd., pp. 67-94

D. Desjeux, 1987, *Stratégies paysannes en Afrique Noire. Le Congo. Essai sur la gestion de l'incertitude*,

Desjeux Dominique, 2004, *Les sciences sociales*, Paris, PUF, Que-sais-je ?

Desjeux Dominique, 1996, « Tiens bon le concept, j'enlève l'échelle... d'observation », *revue UTINAM* n° 20, Paris, l'Harmattan, pp15-44

Desjeux Dominique, 1993, « La décision entre stratégie consciente et force aveugle », *Sciences Humaines*, Auxerre, hors série n°2, pp. 43-46

Dubet François, 2002, *La fin des institutions*. Paris, Le Seuil

Goffman Ervin, 1974, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit

Hetzl Patrick, 2002, *Planète conso*, Paris, éd. Organisation

Huntington Samuel, 1996, *Le choc des civilisations*, Paris, O. Jacob

Kaufmann Jean Claude, 1990, *La trame conjugale*, Paris, Nathan

Lahire Bernard, 1996, « La variation des contextes en sciences sociales », *Les Annales* n°2, Paris, pp. 387-407

Lahire Bernard, 1998, *L'homme pluriel*, Paris, Nathan

Maffesoli Michel, 1986, *Le temps, des tribus*, Paris, Méridiens Klincksieck

Revel Jacques (éds.), 1996, *Jeux d'échelles*, Paris, Gallimard, Seuil

Todd Emmanuel, 1988, *La nouvelle France*, Paris, Seuil

Paris, 2005, Article non publié. Mise en ligne le 22 juin 2015

Dominique Desjeux, anthropologue

Professeur émérite, Université Sorbonne Paris Cité

www.argonautes.fr